Document généré le 15 avr. 2025 17:04

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Retour réflexif sur un cheminement
Reflexive return about the thought process

Dominique Loiseau

Volume 13, numéro 1, novembre 2017

Sur le thème de la recherche sur la recherche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1044018ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1044018ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Loiseau, D. (2017). Retour réflexif sur un cheminement. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *13*(1), 251–270. https://doi.org/10.7202/1044018ar

Résumé de l'article

L'article est un retour réflexif sur le cheminement d'une chercheuse travaillant sur les rapports sociaux de sexe et le mouvement ouvrier, en histoire et en sociologie : réflexion sur l'évolution de ses supports de recherche (rapport aux sources orales, à l'image), sur les outils facilitant une transmission, sur la confrontation à de nouveaux langages pour rendre compte de la recherche, sur de nouvelles pratiques pour sortir de l'entre-soi universitaire, s'enrichir des réactions d'un public qui a été – ou pas – partie prenante de l'étude.

Et, en amont, faciliter la production d'une réflexion par les personnes enquêtées, pour qu'elles deviennent, dans une certaine mesure, sujets et pas seulement objets, s'approprient la démarche et participent, par exemple, à l'élaboration du contenu d'un texte théâtral sur la thématique des stéréotypes sexués.

En transversal, la question de la posture de la chercheuse, du rapport entre connivence, empathie et altérité.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Retour réflexif sur un cheminement

Dominique Loiseau
GREGUM, CNRS UMR 6590 ESO –
Espaces et sociétés (ESO-Le Mans)

Introduction

L'épistémologie féministe a contribué – et contribue encore – à construire mes problématiques et mes approches de terrain concernant mon objet de recherche, à savoir les pratiques et les représentations du travail et du militantisme des femmes, des relations femmes-hommes. Et ce en m'appuyant sur les archives écrites et les sources orales. Toutefois, dans le cadre de cet article, j'ai choisi de considérer cette épistémologie féministe comme un acquis et, plutôt que d'y référer directement, d'en voir les soubassements, les échos dans la mise en œuvre de mes productions. Elles sont ainsi sous-jacentes par exemple dans la réflexion sur les interactions entre expérience, pratiques et savoir des personnes rencontrées et des enquêtrices, notamment lors des trois années de déroulement du projet *Battements d'Ailes*[1].

L'article est organisé selon une logique biographique non exhaustive, plusieurs recherches ici relatées ou évoquées servant

[1] Le livre *Battements d'ailes. Clichés féminins/masculins aujourd'hui*, d'Elsa Solal et Dominique Loiseau, est publié en 2015 aux éditions Les cahiers de l'égaré (Le Revest-les-Eaux), avec une préface de Michelle Perrot. Il unit en un même ouvrage un texte théâtral, et des textes socio-historiques.

de support à une analyse réflexive sur l'élaboration des productions, sur les relations induites, celles construites avec les personnes enquêtées, à partir des pratiques de recherche mises en œuvre.

Je retrace donc plusieurs moments clés d'une double interrogation récurrente : d'une part sur les supports utilisés, qui imposent de réfléchir à la posture et au comportement de la chercheuse, à son rapport aux sources et au travail scientifique auquel elle se livre à partir d'elles; d'autre part aux liens entre le choix des supports, des méthodes et la possibilité de transmission des analyses et pratiques féministes. En effet, encadrant des modules universitaires intitulés « rapports sociaux de sexe », j'ai constaté, tout comme mes collègues, que le mouvement féministe de la décennie 1970, dont nous avions été parties prenantes ou dont nous étions issues, n'avait pas vraiment réussi la transmission de ses analyses et de ses pratiques aux générations suivantes, celles de nos étudiant.e.s.

Ce constat a placé la nécessité de la transmission au cœur de mes préoccupations et, la diffusion du savoir féministe semblant plus difficile que d'autres (résistance d'une partie de la société, mais aussi des institutions), cela imposait de multiplier les dispositifs adéquats, en ne me limitant ni à l'action militante ni au cadre universitaire.

I- Les prémisses

1) Les questions soulevées au fil de la pratique des sources orales

Comment recueillir les paroles, alimenter les débats, transmettre, selon une pratique au plus près des enquêté.e.s? Et comment faciliter, non seulement la transmission, mais également la production par les enquêté.e.s de leur propre analyse sur le thème, afin qu'ils et elles soient sujets et non objets?

a) Comment restituer la parole recueillie?

Comment la « redonner » tout en évitant, en ce qui me concerne, le récit de vie (j'ai opté pour des entretiens semi-directifs) et en y intégrant la réflexion distanciée, sans que les paroles à moi livrées soient hachées, simples supports-preuves ou illustratifs?

Le livre de Margaret Maruani et Anni Borzeix sur la grève des ouvrières de la CIP (Confection industrielle du Pas-de-Calais) a été dans sa forme (dans le fond aussi, mais c'est une autre histoire) une découverte stimulante, bien que je ne me sois d'abord pas autorisée à suivre les auteures autant que je le souhaitais dans leur mise en pratique de « (re)penser le rapport entre la forme et le fond, et de considérer la forme comme une question sérieuse[2] ». Elles ont repéré, classé en thèmes, sous-thèmes, puis construit des récits dans lesquels les personnages racontent leur itinéraire. Et, afin de restituer la dimension plurielle de la grève, elles entrecoupent ces récits à la première personne de bribes d'interviews ou de dialogues, et de portraits. « C'est dans ce montage [disent-elles] que réside notre travail d'élaboration, que se lisent aussi nos hypothèses et notre problématique[3] ».

Le mode d'écriture adopté décale le regard sur l'objet d'étude, les grévistes et leur action ainsi placées au centre de notre lecture, de notre attention.

Je ne pense pas faire preuve de téléologie en considérant que ces préoccupations, et l'insatisfaction engendrée par leur faible mise en application de ma part dans un premier temps, sont au cœur de l'aventure collective *Battements d'Ailes*.

b) Comment les personnes rencontrées deviennent-elles partie prenante de l'étude?

Cette question recoupe celle de l'engagement de la chercheuse qui veut non seulement produire un travail théorique, mais aussi permettre aux personnes sur lesquelles s'appuie ce travail de s'en emparer, peu ou prou, de le mettre en relation avec leurs pratiques; bref qu'elles ne soient pas uniquement les pourvoyeuses au service du projet de recherche et de la chercheuse.

Lors des entretiens menés pour mes premiers travaux sur le militantisme des femmes, le retour des militantes sur leur passé, leur itinéraire, a ainsi constitué pour elles un élément de réflexion,

2 Maruani Margaret et Anni Borzeix, *Le temps des chemises*, Paris, Syros, 1982, p. 23.

3 *Ibid.*, p. 29.

y compris vis-à-vis de leurs actions du moment. De mon côté, ma posture de féministe des années 1970 a été heureusement ébranlée, en quelque sorte recomposée, par la rencontre avec ces femmes des milieux populaires s'étant battues et se battant encore, sinon pour un féminisme étiqueté en tant que tel, du moins pour les droits des femmes (incluant le leur au sein du couple et de la famille) au quotidien des quartiers, amenant ultérieurement les plus investies à se déclarer féministes, et, pour certaines, à être des compagnes de route du Mouvement des femmes. Compagnonnage toujours momentané, lié à une action, à un objectif, et parfois difficile, se heurtant non pas tant au fond qu'à la forme, les groupes féministes maniant volontiers l'humour voire la provocation. Sans que, d'ailleurs, cette difficulté suscite une remise en question de la part des féministes « patentées », dont j'étais, sur leurs pratiques, en quoi elles pouvaient se révéler exclusives et excluantes.

Peut-on à leur sujet parler d'un « féminisme populaire »? Question évoquée notamment avec ma directrice de thèse, Michelle Perrot, et une collègue historienne travaillant sur les Mouvements familiaux et plus particulièrement les femmes en leur sein[4]. Il est difficile de savoir si catégoriser ainsi différents féminismes contribue à figer, à enfermer, à empêcher les passerelles, voire à opposer. Mais, fait primordial, la dénomination permet de les faire apparaître avec leurs spécificités, de les faire vivre en les sortant de l'invisibilité, car nommer, c'est faire exister.

L'interaction entre elles et moi s'est avérée fructueuse tout en demeurant une démarche universitaire « classique », bien en deçà de celle du GRMF[5] ainsi définie : « une interaction organisée entre chercheurs et acteurs, pour la co-production et la co-gestion

4 Geneviève Dermenjian, « Femmes, famille et action ouvrière : pratiques et responsabilités féminines dans les mouvements familiaux, 1935-1958 », *Cahiers du GRMF*, nº 6, 1991, p. 26-34.

5 Groupement pour la recherche sur les Mouvements familiaux, collectif chercheurs-militants.

de connaissances[6] »; méthode « qui trouve sa place entre l'histoire orale et la sociologie active[7] ».

2) Sortir de l'entre-soi

Comment donner à la recherche, sur les sujets qui sont les miens – l'histoire des femmes, croisée avec celle du mouvement ouvrier – sa dimension citoyenne? En ce qui concerne notamment la relation à l'objet de recherche, et l'écriture à partir de cet objet, en particulier quand le choix de ce dernier vise également à faire avancer débats et réflexions sur sa thématique.

La volonté d'assumer la dimension citoyenne de la recherche entraîne la question suivante : n'est-il pas profitable, parfois, de sortir du monde académique, sur le mode de l'écriture comme sur celui de l'élaboration du savoir transmis? Car les analyses issues de l'université en débordent peu, atteignent trop peu les personnes actrices des terrains sociaux, même quand elles sont l'objet de la recherche, et donc interagissent trop peu avec leurs pratiques.

3) La rencontre avec l'image

Par ailleurs cinéphile, j'ai décidé, parallèlement à des travaux continuant à associer sources orales et archives écrites, d'en mener d'autres à partir de l'image, ou en lien avec elle. L'image comme représentation, l'image symbole, l'image vecteur d'émotion, tel l'extrait de film amateur inclus dans le documentaire *Un voyage de Rose*[8]. L'extrait porte sur la grève des ouvriers spécialisés (OS) de Citroën en 1982. Émotion devant l'OS immigré déchirant sa carte du syndicat-maison imposé et clamant son adhésion à la CGT, suivi par des dizaines de ses camarades de travail. Ce document iconographique et sonore est un symbole des luttes

6 Michel Chauvière et Bruno Duriez, « Le GRMF, un collectif chercheurs-militants, esquisse méthodologique », dans Bruno Duriez (dir.), De l'action catholique au mouvement ouvrier. La déconfessionnalisation du mouvement populaire des familles, 1941-1950, *Cahiers du GRMF*, nº 2, 1984, p. 226.

7 *Ibid.*, p. 247.

8 Patrick Barberis, *Un voyage de Rose*, film cinématographique, 16mm, France, 1982.

des OS des années post 1968, pour lesquelles Fanny Gallot, dans son ouvrage récent, reprend le terme d'« insubordination ouvrière[9] ».

Mais l'émotion ne suffisait pas à construire une méthodologie de l'approche de l'image.

De même que le livre de Margaret Maruani et Anni Borzeix m'avait aidée à me poser la question de l'exploitation des entretiens (sans pour autant, comme déjà précisé, dépasser dans un premier temps le stade de l'esquisse), le livre d'Arlette Farge, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*[10], m'a aidée à définir la façon dont je souhaitais travailler l'image. Dans ce livre, des photographies contemporaines sont à l'origine, suscitent un voyage vers le quotidien d'hommes et de femmes des milieux populaires du XVIII[e] siècle, dont l'auteure est spécialiste. Loin de se réduire à une illustration du texte, les images, ici les photographies, en sont le cœur et la source.

Je m'en suis inspirée pour rédiger le livre *Marre d'être sages*[11] : les photographies de femmes au travail ou en lutte (de quelques hommes, aussi), ou saisies dans leur quotidien, y engendrent par associations d'idées des textes socio-historiques, tout en déroulant le fil d'Ariane de l'histoire des femmes et du mouvement ouvrier. Ces « textes vagabonds » intègrent également de brefs souvenirs ou vécus personnels, sur ces mêmes sujets, issus de mon engagement au sein de ce que l'on nomme maintenant « la société civile ». Les analyses ne visent pas à l'exhaustivité, naissent à l'écriture par liens successifs issus de mon interprétation, de ma lecture des photographies.

Le lien entre objet de recherche et engagement n'est ni une idée ni une réalité neuve; il est à l'œuvre depuis longtemps (et peut-être davantage dans les décennies précédentes qu'actuellement, au vu de la fragilisation des utopies collectives), par exemple dans le domaine des recherches sur le syndicalisme et les partis politiques.

---

9 Fanny Gallot, *En découdre*, Paris, La Découverte, 2015.

10 Arlette Farge, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, Paris, Seuil, 2000.

11 Dominique Loiseau, *Marre d'être sages*, Nantes, Centre d'histoire du travail, 2008.

La proximité et une certaine empathie avec l'objet n'étant à mon avis ni gênantes ni dangereuses à partir du moment où elles sont repérées et assumées, donnent lieu à distance, à réflexion. Je citerai ici Arlette Farge : « faire comprendre que les émotions, la sensibilité, l'empathie ne troublaient pas la rationalité. […] je sais que je ne dois pas raconter l'histoire mais l'écrire […] je laisse l'empathie exister mais je ne m'en sers pas pour écrire. Elle n'entre pas dans l'interprétation des faits, dans ma rationalité scientifique[12] ».

J'ai éprouvé beaucoup de plaisir à écrire ce livre, un plaisir lié à la liberté assumée d'écrire comme je le souhaitais, et le souhaite encore. Outre le plaisir, je pense m'être confrontée différemment à la question de la transmission, cette approche permettant d'élargir le cercle des personnes intéressées, comme l'ont montré des retours de lecteurs et lectrices d'origines diverses.

II- Battements d'Ailes

Bien que le support en soit différent, *Marre d'être sages* a ouvert la voie à *Battements d'Ailes*, dont la réalisation tient d'abord à un duo improbable et pourtant réussi entre une auteure de théâtre (Elsa Solal) et une socio-historienne (moi-même). Ce duo a fonctionné, a permis de dépasser nos disciplines respectives, ce à quoi nous aspirions. Il a fonctionné grâce à l'indispensable affinité, grâce à nos centres d'intérêts communs – notamment celui au cœur de *Battements d'Ailes*, les stéréotypes sexués façonnant les relations hommes/femmes –, et parce que, au-delà de nos différences, nous avons une méthodologie proche : écrire à partir de rencontres, de paroles et de gestes recueillis sous diverses formes.

1) Le projet

En 2012, Elsa Solal est accueillie en résidence d'auteure à la Maison des Métallos. Un chantier de rencontres avec les habitants des 11e, 19e et 20e arrondissements de Paris s'entame

12 Arlette Farge, entretien croisé avec Éric Vuillard, « Faire entendre quelque chose du silence du grand nombre », propos recueillis par Julie Clarini, *Le Monde – Livres*, 8 septembre 2016.

autour d'un fil rouge : « Quels sont les stéréotypes féminins/masculins? Comment devient-on « femme » ou « homme »? Quels en sont les moments clés, les interactions? Comment cela se traduit-il dans la pratique quotidienne, dans les imaginaires? Cette recherche se prolonge à Nantes, dès janvier 2013, avec moi, et devient *Battements d'Ailes*. L'inscription dans le dispositif des « Créations partagées » de la ville de Nantes a permis de placer au cœur de la démarche les rencontres avec des habitant.e.s. En effet, itinéraire collectif, la création *Battements d'Ailes* est issue des paroles multiples de 160 habitant.e.s rencontré.e.s sur le territoire nantais pendant plus de deux ans au cours d'interviews, de groupes de paroles, d'ateliers d'écriture ou de théâtre. Nous n'avons pas cherché à construire un échantillon représentatif, mais avons veillé à ce que ils et elles (environ 1/3 d'hommes et 2/3 de femmes) soient d'âges variés, de milieux sociaux et professionnels différents. Leurs propos ont été recueillis, rassemblés et retravaillés par les auteur.e.s dans un processus d'allers-retours, ponctué de « restitutions d'étape ». Les habitant.e.s de Nantes sont également présent.e.s pour l'aboutissement du projet en mars 2015, participant aux représentations de la pièce de théâtre, au côté des comédiens et comédiennes professionnel.le.s. (à Nantes et Cergy-Pontoise).

2) Les entretiens

a) La diversité des modalités

Je n'avais jusque-là pratiqué que des entretiens individuels, voire, rarement, avec deux personnes. Dans le cadre de *Battements d'Ailes*, ils se sont déroulés avec des personnes seules, à deux, quatre ou cinq, et en grand groupe de dix à vingt personnes. Cette dernière modalité rend difficile la mémorisation des diverses interventions, pas toujours aisées à maîtriser, à organiser (rendant l'efficacité du magnétophone aléatoire), et pose la question du comportement à tenir après avoir lancé le sujet : intervenir? rester en retrait en laissant s'opérer les interactions entre les participant.e.s? En fait, il était à la fois possible et

nécessaire d'adopter les deux pratiques au sein de ces entretiens de groupe, en notant les interactions se mettant en place, qui, tout en restant au bord de l'intime, allaient souvent plus loin dans l'interpellation, la demande de précision, l'avis personnel donné, que je ne me le serais autorisé; question de posture, de part et d'autre.

La diversité des modalités d'entretien suscite des orientations différentes, les entretiens individuels ou avec deux personnes offrant davantage la possibilité de retracer les itinéraires personnels.

Lors du premier contact, j'insistais sur l'objectif de *Battements d'Ailes* : à partir du vécu, des pratiques quotidiennes, faire apparaître les normes sexuées pesant sur les femmes mais aussi sur les hommes. Néanmoins une parole formatée surgissait parfois, et il était alors possible de confronter vécus et ressentis aux discours habituels sur les relations hommes/femmes, discours qui bien souvent en masquent la complexité. Ainsi en est-il du consensus social sur l'égalité de droit entre les sexes, et le constat de la persistance, dans les faits, de nombreuses inégalités, de territoires réservés.

J'ai dû aussi – tout comme mes collègues menant les entretiens – confronter mes pratiques à mes théories, à mes certitudes, révélant mes contradictions, à moi, à nous qui menions enquête et projet artistique sur les stéréotypes sexués; contradictions liées à l'existence sociale, au fait qu'il est impossible, malgré des convictions bien ancrées, d'échapper complètement aux normes de genre. Quelques petites expériences sur le plan de l'organisation pratique ont constitué un rappel bienvenu de cette vérité si facile à oublier.

Par ailleurs, un débat fructueux s'est tenu au sein de l'équipe et lors des réunions de suivi avec la mairie de Nantes, autour de l'emploi du féminin pour les noms de métier; « écrivaine » nous concernait particulièrement. Pour convaincre du bien-fondé théorique et pour aider à l'appropriation du terme, une argumentation serrée et répétée a été nécessaire.

b) Entretien ou rencontre?

Les blocages engendrés par le mot « entretien » ont été rapidement perceptibles : certes, les personnes étaient volontaires pour participer à *Battements d'Ailes*, mais le terme était trop connoté à l'évaluation professionnelle, en particulier pour les salarié.e.s venant sur leur temps de travail grâce à un accord avec leur employeur. « Entretien » a été remplacé par « rencontre », et c'est bien ce terme qui a le mieux qualifié le contact instauré, prenant parfois l'intervieweuse en défaut ou la plaçant en équilibre instable, instable mais passionnant.

Par exemple, dans le cadre des questions posées aux hommes comme aux femmes sur les « premières fois » (le premier baiser, le premier amour, la première relation sexuelle) ou aux femmes seulement (les premières règles, le premier accouchement), afin d'amorcer l'échange, je livrais un souvenir personnel. Or, lors d'un entretien, l'exemple que je donnais m'est apparu pour ce qu'il était, une reconstruction de la mémoire. Ainsi, s'impliquer personnellement dans la relation nouée au cours de l'entretien a permis l'émergence, la visibilité, d'un biais sociologique bien connu, la reconstruction du passé, à partir du présent ou de l'itinéraire de vie. Que ce biais puisse concerner la chercheuse est certes une évidence théorique, mais la vivre renforce la vigilance, par rapport à soi-même, et par rapport à ce que les personnes rencontrées relatent de leur passé.

Équilibre précaire car ce minimum d'implication personnelle, qui me semblait indispensable, ne créait qu'une très relative égalité; tout en témoignant ainsi de mon engagement dans l'échange et plus largement dans l'enquête, je n'étais pas pour autant dans la même posture. Il fallait en particulier réussir à conserver la distance critique, et pour ce faire je choisissais à l'avance les points personnels que j'aborderais, une sorte d'abandon calculé, prévu, et non décidé dans l'instant sous l'influence du déroulement de la rencontre.

Ne pas adopter une posture d'autorité, mais en même temps demeurer autre, construisant ainsi les bases de l'échange, ouvrant

la voie à ce que je pourrais qualifier de « contrat de confiance », impossible à instaurer sans la reconnaissance mutuelle d'une altérité.

c) La place de l'émotion

Indépendamment de l'implication personnelle, je suis parfois sortie de la rencontre émue, voire bouleversée, par rapport au vécu relaté, ou parce que la parole recueillie réactualisait mon propre passé, amenant à le recontextualiser en fonction de la problématique des stéréotypes sexués.

Je songe notamment à une jeune femme, ouvrière d'entretien en espaces verts, qui m'a d'emblée renvoyé la question figurant dans notre trame d'entretien : « et pour vous, être femme, c'est quoi? ». Dans ce cas précis, j'ai vu poindre l'émotion, et vu se construire une empathie réciproque, une empathie très forte, immédiate, menaçant de réduire à néant la fameuse distance. J'en ai été préservée par l'habitude de la pratique des entretiens et parce que, attendant beaucoup de cette rencontre avec une femme travaillant dans un espace professionnel très masculin, je l'avais particulièrement préparée. J'ai donc malgré tout réussi à repérer les affects, à me demander comment j'étais perçue, à tenter d'en mesurer l'impact sur la parole de l'autre. Revenir au journal de bord le soir, après la rencontre, n'en a pas moins été indispensable pour évacuer l'émotion tout en en la niant pas. D'autant plus indispensable qu'un second entretien était prévu, comme cela était le cas pour les échanges les plus riches. D'ailleurs, ces seconds entretiens se sont avérés assez fréquemment décevants, limités à des précisions, amenant des répétitions, comme si tout le suc de l'échange avait finalement été épuisé lors de la première rencontre.

La gestion des émotions a donc été facilitée par la tenue pourtant irrégulière d'un journal de bord, qui a permis de reprendre souffle, de mettre à distance les émotions ressenties durant la rencontre, de ne pas les éliminer, mais d'en faire un élément de l'interprétation, de l'analyse; se demander, par exemple, pourquoi telle émotion révélait des différences ou des

ressemblances dans les divers vécus, ou des effets de génération. Journal de bord utile pour conjuguer au mieux proximité et distance critique, et pour ne pas me laisser submerger par les multiples déplacements et réunions nécessaires à la mise en place et au suivi des nombreux partenariats. De par son usage non systématique, il a été, plutôt qu'un texte réutilisable en tant que tel, une chronique, un outil aidant à rester la plus libre possible pour l'écoute. Une chronique aussi pour mieux travailler avec l'ensemble de l'équipe, réfléchir aux divergences, aux amorces de conflits, aux conflits ouverts, parfois, ne serait-ce que sur la répartition du nombre d'entretiens à réaliser.

3) Contribuer au processus de création

Inciter les personnes rencontrées à une réflexion individuelle ou collective sur les stéréotypes sexués (ou les aider à la formuler), contribuer à ce qu'elles s'approprient la démarche, participent à l'élaboration du contenu de la création artistique envisagée figuraient dans les objectifs.

Individuellement, l'entretien lui-même, ce qui y était abordé, faisait naître ou développer, chez certain.e.s, des interrogations, des remarques comme : « je n'avais jamais parlé de ça, avant », « je m'en rends compte en vous en parlant ». Mais la suite, l'éventuelle répercussion sur leur quotidien, nous échappait.

Travaillant sur les stéréotypes sexués, nous considérions que les situations relatées s'inscrivaient dans les comportements modelés par les normes genrées, pesant particulièrement sur les femmes dans le cadre de l'état actuel des rapports sociaux de sexe, mais également sur les hommes, dans une étroite interaction.

La majorité des personnes rencontrées reliaient clairement leur vécu à l'analyse féministe; participer à *Battements d'ailes* relevant du volontariat, cela supposait et/ou induisait une attention aux stéréotypes sexués. Néanmoins, la solidité de ce lien entre expérience et savoir était inégale, souvent plus faible chez les personnes venant par intérêt pour le processus de création théâtrale davantage que pour la thématique. Notre rôle a été non pas d'imposer ce

savoir, mais de tenter de le faire produire, ou de l'approfondir, par les échanges lors des entretiens individuels, toujours en repartant du vécu évoqué. Lors des entretiens collectifs, l'interaction entre participant.e.s a joué le rôle d'accélérateur de la réflexion, ainsi que lors des ateliers écriture et théâtre; pour ces ateliers, la nécessité et le désir de créer à partir du quotidien a renforcé ce processus.

Nous avons ainsi pu constater que l'analyse féministe s'est diffusée dans l'ensemble de la société, est acceptée, reprise, assumée par une partie de cette société, qui la traduit en actes, avec éventuellement des difficultés accrues par le fait de vivre ou de côtoyer, plus que « nous », des personnes qui y sont opposées. Ces « capacités d'agir » – par exemple pour aller vers l'égalité au sein du couple ou dans le milieu professionnel – sont-elles pour autant un « savoir populaire »? Je me méfie de cette expression, qui, tout en reconnaissant la diversité des savoirs, n'est pas sans en suggérer une certaine hiérarchie.

En tout cas, ne pas partir des discours mais des pratiques oblige aussi à regarder les siennes propres, à accepter que la rencontre puisse non pas infléchir la rigueur de l'analyse mais mettre en évidence que le savoir théorique n'entraîne pas obligatoirement une pratique en harmonie avec lui, à nuancer et/ou mettre à jour, comprendre des configurations des stéréotypes sexués jusque-là inaperçues. Comme le dit Georges Didi-Huberman, « pratiquer ce que Walter Benjamin, citant Goethe, appelait un "empirisme tendre"[13] ».

L'ensemble de ce processus est à la fois cause et résultante du soin apporté à tisser les relations avec les responsables et les membres d'associations et de structures, ainsi qu'avec les femmes et les hommes rencontrés en dehors de tout groupe existant, de façon à se rapprocher le plus possible d'un partenariat.

13 Georges Didi-Huberman, entretien, « Certaines images ouvrent grande leur gueule », propos recueillis par Nicolas Truong, *Le Monde – Arts*, 27 octobre 2016.

4) Les écritures

a) La dimension collective

La dimension collective de la production a été permise par le choix de travailler sur la durée avec les personnes volontaires, en mettant en place des ateliers d'écriture et de théâtre. Les pensées, les mots, les gestes suscités, créés lors de ces ateliers ont été partiellement intégrés dans les textes composant le livre *Battements d'ailes*.

Il n'était pas question que le texte théâtral se limite à reprendre telles quelles les paroles recueillies. Cela a toujours été clairement explicité : ces paroles seraient retravaillées, recomposées par Elsa Solal, de façon à ce que ce texte d'une auteure de théâtre soit le fruit d'un croisement des pratiques et des savoirs de l'ensemble des protagonistes. Cela ne signifie pas qu'il y ait eu dans *Battements d'ailes* une égalité totale entre tous : nous avions élaboré le projet, étions dépositaires de l'ensemble des paroles recueillies, avec bien sûr l'objectif de ne pas les trahir, et d'en conserver trace dans le texte autant que possible. L'exercice s'est parfois avéré difficile, par exemple au sujet de la place à donner aux productions des personnes impliquées dans les ateliers d'écriture et de théâtre et dans la prise en charge des représentations, au côté des comédien.ne.s professionnel.le.s.

Le contrôle de cette production collective a été assuré par les diverses modalités de restitution, au fur et à mesure du déroulement du projet :

- lectures d'étape de la pièce en cours d'écriture par les comédien.ne.s des futures représentations, et allers-retours avec le public invité (personnes rencontrées, structures ou associations partenaires), intégration des retours, des réactions;
- participation des membres d'un atelier d'écriture à la création d'un montage son/photos portant sur cet atelier, puis présentation de ce montage lors d'une restitution d'étape;

- création et diffusion d'une « petite forme » (lecture mise en espace) par un atelier d'écriture à partir de leurs écrits, et en collaboration avec un atelier théâtre;

Lors des premières représentations marquant l'achèvement de cette « aventure », la pièce a été jouée par des professionnel.le.s et des membres d'un des ateliers théâtre.

Enfin, était considérée comme partie intégrante du bilan la création, au fil des ateliers, de liens d'amitié entre personnes *a priori* très différentes les unes des autres, vivant dans des cercles et selon des modalités sans lien commun. Il en est de même pour trois femmes venues à *Battements d'ailes* par le biais d'une structure d'insertion et qui, suite à leur participation au montage son/photo, ont intégré l'équipe de programmation d'un cycle cinéma régulier destiné à des femmes d'associations de quartier.

b) Deux textes

Que l'enquête soit d'abord prévue pour déboucher uniquement sur le texte théâtral d'Elsa Solal a questionné ma place de chercheuse au sein de cette enquête (mon rôle s'arrêtait-il là?) et suscité une interrogation sur comment « livrer » à Elsa Solal, comment lui « transmettre », au-delà des mots retranscrits, la personne rencontrée, saisir ce qui peut alimenter la construction de personnages, de situations? Comment, également, ne pas la noyer sous la masse des paroles recueillies? Préoccupations nouvelles, sortant de mon horizon habituel. La synthèse nécessaire s'est organisée autour de l'évocation des « rencontres remarquables » et, parallèlement, autour des thèmes abordés, avec de larges extraits des entretiens. Ces thèmes recoupaient la trame d'entretien, tout en l'élargissant. Elsa Solal a ainsi pu saisir les lignes directrices mais aussi les contradictions, les inquiétudes, les acceptations ou les rejets des stéréotypes sexués.

J'ai un moment envisagé que le texte théâtral pourrait faire apparaître un personnage d'enquêtrice, imaginé quelques courtes scènes (d'un classicisme désolant!); mais ce n'était pas là mon écriture, je perdais l'équilibre tenu jusque-là, en m'aventurant sur

un terrain trop nouveau pour moi, et sortant du domaine de mes compétences.

Dans un second temps a germé l'idée d'une écriture à deux voix, deux approches, chacune de nous travaillant, recomposant les paroles selon notre forme d'écriture, tout en renouvelant et décalant notre regard grâce aux échanges et suggestions sur le texte de l'autre.

Il en est résulté, en un même ouvrage, de nombreux « textes-miroirs » se renforçant l'un l'autre, échos selon deux écritures d'une même parole originelle. Étonnement, nous ne les avons pas repérés dans le temps de l'écriture, mais à la lecture du livre et, plus encore, lors de la préparation d'interventions.

Dans nos écrits, nous avons toutes deux choisi d'éviter à la fois la victimisation et l'héroïsation. Les stéréotypes sexués pesant sur les femmes sont davantage développés, reflets de la réalité de la domination masculine, mais nous avons été attentives à l'ensemble des comportements genrés.

J'ai retrouvé le plaisir ressenti à écrire *Marre d'être sages*, en adoptant une démarche à la fois différente et comparable : partir non plus d'une image mais des paroles, pour écrire des textes socio-historiques de quelques pages s'enchaînant, comme dans *Marre d'être sages*, par associations d'idées, et en m'impliquant de temps à autre.

5) La vie des écrits

a) Le texte théâtral

Conformément au projet originel accepté par la ville de Nantes et les autres partenaires financiers, le texte de théâtre a été au cœur de la restitution finale. La pièce a été mise en scène par la comédienne ayant encadré les ateliers théâtre, jouée au Lieu Unique (Scène nationale de Nantes) et au Théâtre 85 (Scène conventionnée de Cergy Pontoise) par deux comédiens, deux comédiennes et une douzaine de non-professionnel.le.s issus des ateliers, cette participation constituant l'apothéose de leur investissement, très dévoreur de temps et d'énergie dans le mois précédant les représentations. Pour celles-ci, la metteure en scène

a adapté le texte d'Elsa Solal, y intégrant des écrits produits au cours des ateliers. Cela n'a pas été sans conflits entre l'auteure et la metteure en scène, l'une au nom du respect de la création artistique, l'autre défendant une vision de la création davantage liée à l'éducation populaire.

Des « petites formes » ont été ensuite présentées dans plusieurs quartiers nantais par les non-professionnel.le.s, ou une partie d'entre eux, afin d'éviter une rupture trop brutale de leur engagement à l'issue du projet.

À l'avenir, la mise en scène associant une quinzaine de personnes entraînera des problèmes de coût et de disponibilité, ce qui imposera d'en concevoir une nouvelle, centrée sur le texte d'Elsa Solal, avec uniquement des comédien.ne.s professionnel.le.s. Tel est l'objectif suivant, issu d'une expérience spécifique et originale, mais entrant dans la recherche plus classique d'une compagnie prenant le texte en charge.

b) Le livre

La vie du livre, via les textes qui le composent, est une nouvelle ouverture, source d'interrogations face à ce rapport au texte encore pour moi inexploré qu'est sa lecture en public. Comment passer de l'écrit à l'oralité, comment lire des extraits de nos deux types d'écriture, comment « les mettre en voix »? Confrontation, expérience à la fois inquiétante et stimulante, notamment en ce qui concerne la lecture du texte théâtral. Les extraits lus varient, ainsi que leur agencement; la comédienne avec qui je pratique la plupart des lectures (en bibliothèques, librairies, espaces femmes ou citoyens…) a suggéré un montage de 45 minutes associant texte théâtral et textes socio-historiques, créant ainsi – presque – un nouveau texte où sont mis en évidence les « textes-miroirs » déjà évoqués.

Je présente également ce montage avec Elsa Solal et/ou avec des comédien.ne.s dans le cadre des solidarités en œuvre au sein des ÉAT (Écrivains auteurs de théâtre); ce fut par exemple le cas au festival off d'Avignon, ou à Marseille. Une lecture en novembre 2016 à la Maison des Métallos, à Paris, lieu culturel reconnu, a permis de réunir l'un de ces comédiens, la comédienne à l'origine

du montage, l'une des comédiennes des premières représentations, moi-même, et une musicienne, dans une mise en espace conçue par Elsa Solal. La lecture a été suivie d'un débat avec Michelle Perrot, qui a rédigé la préface du livre.

Dans le cadre de la confrontation à un autre langage, ce travail avec des comédien.ne.s est pour moi d'un apport immense sur le rapport à la voix, à la posture, au regard. Ponctuellement, ce travail est complété par un échange avec une anthropologue de la voix.

Les mois s'écoulant, la fréquence des lectures ralentit, mais démarche et textes continuent à vivre, les deux auteures les insérant autant que faire se peut dans leurs interventions habituelles, y compris, preuve que les frontières sont finalement plus poreuses qu'il me semblait au prime abord, dans le cadre de l'enseignement universitaire via les cours donnés par Elsa Solal à Censier Paris III.

Autant d'étapes, de jalons qui, outre l'apprentissage personnel, enrichissent, élargissent le champ et les modes de transmission de tout ce qui nous a été confié, grâce à ces supports non usités, ou peu, dans le monde universitaire.

Conclusion

S'écarter des sentiers tracés pour la production et la diffusion du savoir, en faciliter la transmission, tels sont donc la volonté et le désir récurrents, modulés diversement selon les périodes et les contextes, mais avec une constante : réunir, pour faciliter l'interaction entre chercheuse (enquêtrice) et enquêté.e.s, « l'altérité et la connivence[14] », aussi nécessaires l'une que l'autre.

Recherche et enseignement étant pour moi liés, *Battements d'Ailes*, « Création partagée », représente, ainsi que le livre qui en est issu, une excellente base pour alimenter des débats sur les thèmes de recherche, en confronter les résultats à un public qui en a été – ou pas – partie prenante. Les modalités de la recherche et l'écriture adoptée orientent le regard vers l'objet de la recherche et de l'écrit, bousculent la hiérarchie entre chercheuse et personnes rencontrées lors de l'enquête. Certes, tous les protagonistes

14 Michel Chauvière et Bruno Duriez, *op. cit.*, p. 239.

ne sont pas impliqués au même titre et de la même manière, mais la présence active des enquêté.e.s au long des trois années appuie la mise en relation de la recherche avec un objectif de débat public, outil de transmission et de réinterrogation permanente.

En 2017-18, des lycéen.ne.s vont s'emparer des textes du livre, débattre du processus de création artistique et de la thématique des stéréotypes sexués, dans le cadre de leurs classes et au sein de librairies.

La transmission et la réflexion continuent.

Bibliographie

Barberis, Patrick, *Un voyage de Rose*, film cinématographique, 16mm, France, 1982.

Chauvière, Michel et Bruno Duriez, « Questions pour ne pas conclure », dans Bruno Duriez (dir.), De l'action catholique au mouvement ouvrier. La déconfessionnalisation du mouvement populaire des familles, 1941-1950, *Cahiers du GRMF*, nº 2, 1984, p. 221-247.

Dermenjian, Geneviève, « Femmes, famille et action ouvrière : pratiques et responsabilités féminines dans les mouvements familiaux, 1935-1958 », *Cahiers du GRMF*, nº 6, 1991, p. 26-34.

Didi-Huberman, Georges, entretien, « Certaines images ouvrent grande leur gueule », propos recueillis par Nicolas Truong, *Le Monde – Arts*, 27 octobre 2016.

Farge, Arlette, *La chambre à deux lits et le cordonnier de Tel-Aviv*, Paris, Seuil, 2000.

Farge, Arlette, entretien croisé avec Éric Vuillard, « Faire entendre quelque chose du silence du grand nombre », propos recueillis par Julie Clarini, *Le Monde – Livres*, 8 septembre 2016.

Gallot, Fanny, *En découdre*, Paris, La Découverte, 2015.

Loiseau, Dominique, *Marre d'être sages*, Nantes, Centre d'histoire du travail, 2008.

Margaret, Maruani et Anni Borzeix, *Le temps des chemises*, Paris, Syros, 1982.

Solal Elsa et Dominique Loiseau, *Battements d'ailes. Clichés féminins/masculins aujourd'hui*, Le Revest-les-Eaux, Les cahiers de l'égaré, 2015. Préface de Michelle Perrot.